

Pour la troisième fois, la Toile le rappelait à l'ordre. Et le ton avait changé.

— La ferme ! marmonna-t-il en enfouissant sa tête sous son oreiller.

Dans l'esprit embrumé de Thorpe s'esquissèrent des pensées hostiles sans qu'il sût vraiment à qui elles s'adressaient : à son réveil, à la Toile ou au Système. À tout cela à la fois sans doute. En même temps pointait la nostalgie de son bon vieux réveil numérique. Un de ces bons vieux réveils comme on n'en faisait plus depuis longtemps, un de ces réveils qui n'étaient pas encore reliés à la Toile et qui la bouclaient sur une simple pression du doigt. Thorpe avait toujours eu de la sympathie pour ces vieux machins. D'ailleurs il avait dégoté le sien dans une brocante. Enfin, l'ancien. C'était en... ? Il ne s'en souvenait plus. Cela faisait bien quinze ans en tout cas. Mais on lui avait offert celui-là, et il y a des cadeaux qui ne se refusent pas, surtout quand ils viennent du Système. Thorpe acceptait toujours les cadeaux du Système. Cela aussi faisait partie de son job.

La grosse caisse et les cymbales endiablées avaient maintenant remplacé une sorte de jazz tonitruant. Thorpe résista encore une minute en pressant son oreiller contre son crâne, puis de dépit, le balança hors du lit et consentit à se lever. Il posa d'abord son pied gauche sur le sol, comme il le faisait tous les matins, puis, sans doute pour affirmer son insubordination à la machine, attendit encore un peu avant de poser l'autre. La fanfare s'arrêta

instantanément et une voix douce prit le relais : « Salut Richard, il est 7 h 30. Tu as une demi-heure de retard. »

Thorpe se frotta la tête en maugréant. Il se demandait pourquoi ce genre de gadget imbécile faisait fureur. Ces réveils high-tech s'étaient en effet vendus comme des petits pains. Depuis une paire d'années seulement, mais déjà un Américain sur deux en possédait et l'autre moitié attendait d'avoir le pognon pour se l'acheter. C'était un objet à la pointe de la technologie, ça plaisait. C'était aussi une sorte d'objet grâce auquel chacun pouvait se relier à la grande chaîne des travailleurs ponctuels et coopératifs. Les gens adoraient ce genre d'idée.

— Putain, pesta-t-il, il y a vingt ans, on trouvait encore des gens qui s'en foutaient.

Thorpe se frottait toujours le crâne en constatant qu'il supportait de moins en moins l'alcool. Il songea aux deux verres de whisky qu'il avait ingurgités la veille. Seulement deux... Il se passa la main sur un foie douloureux, un foie qui ne tenait déjà plus si bien la route. Une vague amertume lui fit émettre un râle de désapprobation.

Il se leva en s'appuyant lourdement sur son matelas et se dirigea vers son coin-cuisine où un café chaud et des toasts fins prêts... pour 7 heures l'attendaient.

Thorpe n'aimait pas les toasts froids. Il jeta ceux-là dans le compacteur qui aussitôt fit son labeur en émettant un son électrique et soft, remit de nouvelles tartines dans le grille-pain puis se connecta à la Toile comme il le faisait chaque matin à son réveil. Et comme chaque matin apparut devant son mur de cuisine le visage boursoufflé et rafistolé par la chirurgie de Stanley Campbell. Et comme chaque matin, la simple vue de ce type généra entre ses sourcils un pli de désapprobation. Ce type l'indisposait. Depuis dix ans, ce type l'indisposait. Avec ses airs de monsieur propre, ce gars avait la vocation pour vendre des

barils de lessive, et c'est précisément ce qu'il faisait en vendant ses images édulcorées... Dire qu'il comptait parmi les personnalités les plus populaires des États-Unis. En ce moment même, au bas mot, trente ou quarante millions d'Américains, et beaucoup plus dans le monde – car N.I.B. était la chaîne la plus regardée sur cette planète – étaient suspendus à ses lèvres.

Thorpe n'aimait pas ce gars, non parce qu'il vendait la soupe du Système – après tout lui aussi bossait pour le même patron –, mais parce qu'il sentait derrière le gentleman gominé un sacré faux cul, un vicelard de premier ordre. Et son instinct le trompait rarement.

Pourtant, il y avait dans ce pays une pléthore de chaînes d'informations, une pléthore de bons journalistes qui présentaient autre chose que la bouillie prédigérée de N.I.B. Mais c'était comme ça, tout le monde regardait N.I.B. et les autres chaînes se partageaient les miettes. Elle était partout : dans les lieux publics, dans les bus, le métro, dans les salles d'attente des médecins, les grands magasins, sur les murs des immeubles et on finissait toujours par croiser son chemin. Elle était aussi, forcément, dans tous les appartements ou encore accessible en un clic dans la poche de n'importe quel citoyen américain telle une présence rassurante tenue dans la paume de la main.

Il est vrai que ses moyens considérables écartaient toutes rivalités : elle était la plus performante, la plus complète, la plus distrayante, la plus diligente, la plus familière, la plus compétente à fournir l'info tandis que son ton résolument pragmatique et ses concepts démagogiques finissaient le travail.

Les Américains s'étaient habitués à cette présence et avaient accepté son monopole, probablement parce qu'ils savaient qu'ils avaient le choix : ils regardaient N.I.B., ils ne regardaient quasiment qu'elle parce qu'ils savaient qu'ils pouvaient changer de chaîne

quand ils le voulaient... Et Thorpe, bien qu'il consommât N.I.B. un peu comme il consommait son whisky – avec remord – n'échappait pas à la règle. Il était accro.

Après un repas hâtif, il prit une douche, enfila vite fait son costume et fila à son bureau. Il était méchamment en retard.

EXTRAIT

La plupart des gens s'étaient mis au pilotage automatique. Plus encore depuis que des routes électromagnétiques permettaient aux véhicules d'aspirer l'énergie dont ils avaient besoin pour se propulser et à la Toile d'assurer une réactivité quasi infaillible. Cette nouvelle *conduite* leur permettait de finir leurs préparatifs, de peaufiner leur toilette, de consulter leur console... Bref, de gagner du temps. Thorpe, quant à lui, l'utilisait surtout comme un sas. Il lançait son engin, encore engourdi de sommeil, imbibé de vapeur d'alcool, pénétré du souvenir d'une fille ou d'une beuverie ou des deux à la fois, et en ressortait immergé dans ses dossiers.

Il arriva à Fort Michael avec quinze minutes de retard, passa hâtivement devant une cellule qui aussitôt le reconnut et envoya son signal à la porte vitrée qui s'ouvrit instantanément. Il était 8 h 45. Thorpe n'aimait pas être en retard : comment exiger des gars qu'ils soient à l'heure si lui-même ne l'était pas. Il fila directement vers l'ascenseur en pressant le pas, s'y engouffra, appuya sur le 32 et fut propulsé dans les airs. Une minute plus tard, il poussait la porte de son bureau. Coleman l'y attendait.

— Salut patron, fit-il avec un sourire narquois. Panne de réveil ?

— J'adore la fanfare ! maugréa Thorpe.

Coleman, comme une bonne moitié d'Américains, s'était levé à l'heure sur *bluesweet*, la douce mélodie que passait la Toile depuis une semaine.

— Ouais, chef. C'est vrai que la fanfare, ça réveille bien...
C'est dommage, ça passe un peu tard...

Thorpe n'était pas d'humeur.

— Qu'est-ce qui vous gêne, Coleman ? répondit-il sèchement.
Je vous ai manqué, peut-être !

Son adjoint, bien qu'il ne s'attendît pas à être rudoyé, répondit placidement :

— Non, patron. Simplement...

Thorpe ne lui laissa pas le temps de finir.

— Qu'est-ce que vous voulez, Coleman ?

— Mais rien ! fit l'autre sans perdre son flegme.

— Mais alors, qu'est-ce que vous faites dans mon bureau ?
vociféra son supérieur.

— J'attends vos instructions.

— Mais quelles instructions, bon sang ? Vous avez besoin
de moi pour pisser ?

L'adjoint chercha à piquer à son tour :

— Vous devriez arrêter le Perrier-citron, patron. C'est
mauvais pour le foie.

Thorpe fit volteface et considéra son collègue : Coleman était un gars tranquille et assez futé. Un gars qui surtout n'avait pas froid aux yeux et qui savait donner de sa personne. C'était aussi un excellent compagnon de beuverie et surtout un ami. Plutôt expansif après deux ou trois whiskies, il était au boulot très peu enclin au bavardage et avait même une prédilection pour les réponses monosyllabiques : Ouais ! Bof ! Hum ! Réponses qu'il avait pris l'habitude de ponctuer par un « patron » protocolaire qui entravait assez peu son droit à l'irrévérence. Comme lui, il était célibataire, comme lui il approchait de la quarantaine, comme lui il ferait probablement sa carrière dans ce service. Pourtant, leurs parcours étaient différents. Coleman était divorcé et passait du temps avec ses gosses tous les week-ends. Lui limitait ses relations « privées » à quelques bonnes

parties de sexe. Ça faisait tout de même une sacrée différence. Et leur idée du job était différente aussi. Coleman pensait bosser pour le gouvernement américain – cette conviction l'aidait à se lever tous les matins –, lui savait qu'ils travaillaient pour le Système.

— Ta gueule Robb, dit-il enfin d'une voix qui s'était adoucie.

Coleman remarqua le changement de ton. Soupira. La tempête était passée. Il se dirigea vers la machine à café qui se trouvait derrière le bureau et prépara un expresso.

Thorpe le regardait en souriant. Son coup de gueule lui avait fait du bien. Il regardait ce gars normal qui était devenu son pote, son confident, et comme cela arrivait très souvent, il se mit à l'envier.

— Comment va Maggy ? demanda-t-il.

— Oh pareil, tu sais... Elle s'est mise à la gym cette année.

— Et tes gossés ?

— Trevor fait sa fac... Lyse a un copain.

Thorpe parut surpris.

— Ah déjà... Putain ! ajouta-t-il en faisant une grimace.

Il alla se servir son café.

— Et ces instructions, Robb ?

— C'est pour Tores. Qu'est-ce qu'on fait ?

Fergus Barnett, le coude sur son pupitre, le visage soutenu par la main, le corps sans consistance, regardait deux rangs plus bas la nuque d'Eileen Vargas, avec sur les lèvres l'expression d'une vague béatitude et dans le regard une certaine langueur, des pointes de désir et en réalité toutes les manifestations qui apparaissent généralement lorsqu'une personne est sur le point de succomber au charme d'une autre. Barnett contemplait donc cette nuque délicieuse qu'elle semblait avoir présentée tout exprès en faisant passer sur son épaule gauche sa longue chevelure brune. Cette nuque qui semblait concentrer en elle-même assez de grâce pour rendre fou éperdu n'importe quel jeune homme sain d'esprit, normalement constitué et ayant accès à la sublime vision. Pour vérifier l'exactitude de cette théorie qui venait de s'élaborer dans la ouate de son cerveau, Fergus jeta un regard vague vers ses voisins et fit le constat que ce sortilège puissant ne semblait s'adresser qu'à lui-même, car tous suivaient assidument le cours d'économie – dont le simple intitulé pourtant, *Dynamique de la productivité*, appelait à la désertion – en transcrivant scrupuleusement sur leurs écrans les paroles de Miss Becky Sanders que lui-même aurait dû relever avec le même zèle si son esprit, comme il le faisait souvent sur un mode aléatoire, ne s'était absenté pour se nourrir étourdiment d'amour.

L'intéressé finit tout de même par remarquer cette escapade, se ressaisit en faisant un petit sursaut corporel et se remit aussitôt à reprendre des notes, moins parce qu'elles lui semblaient

nécessaires en vue de ses prochaines révisions que parce qu'il trouvait inopportun de se faire remarquer une fois encore par Miss Becky Sanders.

Mais très rapidement, en quelque sorte à son corps défendant, son esprit reprit le large, et moins de cinq minutes après son dernier sursaut de lucidité, ses deux yeux rivés sur la nuque d'Eileen Vargas témoignaient de la nouvelle et intempestive désertion de sa conscience.

Fergus Barnett était en deuxième année de *sciences économiques*, bien qu'il fût sur le campus depuis trois ans déjà et qu'il s'apprêtait à en passer une quatrième dans cette même seconde année. Mais ce contretemps, ce retard qui s'accumulait dans ses études ne le fâchait pas outre mesure et en réalité pas du tout, car il se sentait bien dans sa fac. Avec un petit groupe de camarades, garçons et filles confondus, il entretenait des relations très amicales et assez libres... Petit groupe qui comme lui ne manifestait pas un désir excessif de briller et qui pour justifier ses résultats s'était forgé une philosophie qui les arrangeait beaucoup dans laquelle était décrié l'individu formaté par le Système. Individu qui entretenait avec la réussite notamment une relation falsifiée, et qui par conséquent présentait toutes les caractéristiques du modèle à ne pas suivre.

En plus de ces raisons *idéologiques*, Fergus Barnett traînait dans le campus parce qu'il n'était pas encore fixé sur son avenir. En réalité, il n'avait aucune idée de ce qu'il voulait faire. Et en attendant la venue de quelques idées salutaires ou définitives, il lui semblait plus opportun de ne pas dépasser le stade de la deuxième année.

Toutefois, malgré la grande volatilité de son esprit et son choix délibéré de mûrir patiemment ses projets, quelques notions d'économie avaient fini par s'incruster quelque part dans son cerveau, et il avait eu la veille une idée en la matière.

Sans qu'il sache vraiment pourquoi ni comment d'ailleurs, car quand elle s'était présentée, il n'était en aucune façon préoccupé d'économie. Allongé sur son lit comme il aimait le faire pour rêvasser et aussi pour complaire aux exigences d'un corps mou qui entendait récupérer de ses efforts selon un mode horizontal, affaissé sur un amas de draps et de couvertures inextricablement imbriqués sans que cela ne sembla nuire à son délassement, il pensait alors à l'exquise jupe qu'avait portée ce jour Eileen Vargas.

L'idée en fait était plutôt vague, magmatique, brute comme un bloc de marbre. C'était une sorte d'idée globale, une sorte de vue d'ensemble sur la façon dont tout cela marchait et la façon aussi dont tout cela pouvait marcher.

Fergus ne se formalisa pas outre mesure de cette intrusion intempestive dans ses douces pensées. Après tout, ce genre de chose pouvait arriver. Il se hâta de l'oublier pour se replonger dans la contemplation des jambes d'Eileen Vargas, de ces muscles effilés et tendus qui s'élevaient outrageusement pour disparaître – non sans malice – derrière le tissu léger de sa jupe plissée.

Mais curieusement, en quelque sorte effrontément, l'idée se rappela à lui à diverses reprises dans la soirée. Il lui réserva le même accueil indifférent avant de la renvoyer dans les oubliettes de la mémoire. Le lendemain, elle l'attendait à son réveil, elle était encore là à son petit déjeuner, elle lui traversa l'esprit plusieurs fois dans la matinée et eut même l'outrecuidance de l'importuner en plein cours d'économie spéculative alors qu'il était une nouvelle fois abîmé dans l'observation de la nuque d'Eileen Vargas.

C'est alors qu'il eut une révélation qui lui fit réviser son jugement et trouver cette idée tout à fait enthousiasmante : il venait de découvrir tout le parti qu'il pouvait en tirer. Barnett ne savait aborder les filles qu'en bande et généralement autour d'une bonne bouteille, aussi se sentait-il particulièrement désarmé pour approcher la très sérieuse Eileen Vargas. Son

tempérament lymphatique, prompt à la rêverie, facilement enjoué, apte à observer la vie avec un regard confiant, animé par un franc esprit de camaraderie... était en effet pondéré par une franche timidité dès qu'il s'agissait d'aborder des filles qui rentraient dans la catégorie des bosseuses solitaires. Et Eileen était une sacrée bosseuse. Cela se lisait dans son maintien un peu raide, dans l'énergie qui émanait de sa personne, dans sa façon de tendre l'oreille, de prendre des notes et surtout parce qu'on ne la voyait jamais se mêler, le soir venu, aux cercles d'étudiants où l'on s'amusait et buvait pas mal d'alcool dans une atmosphère vaporeuse. Oui, on sentait très bien qu'elle n'était pas là pour faire du tourisme, qu'elle n'était pas décidée comme lui à mûrir longuement la question de son avenir, elle avait envie d'en découdre.

« Ah ouais... ouais, ouais, ouais. » se dit-il intérieurement comme si le plan qu'échafaudaient ses méninges lui agréait de plus en plus. Ouais, ouais, ouais, il allait lui parler de sa subtile, de sa brillante idée qui pour le moins pouvait changer la face du monde.